



Le philosophe doit être un *Passepartout*, proclame Michel Serres, qui incarne, peut-être mieux que personne, cet idéal. De la Bible à Tintin, de la marche au marin, d'Internet aux algorithmes, il n'a de cesse de défricher de nouveaux espaces de réflexion, souvent déconcertants. Curieux de tout, trait d'union entre les sciences dures et les humanités, il s'est attaché, au gré de ses entretiens avec *Philosophie magazine*, à définir les objets parfois insolites de sa pensée. **Florilège au fil de cet abécédaire.**

abécédaire

ABSTRACTION

(née sous X)

« Toutes les cultures connaissent la numération, même basique, car elle est nécessaire au commerce et au mariage. Le nombre est donné par la nature, c'est presque inné. [Mais] c'est bien les Grecs qui, les premiers, ont accédé à l'abstraction avec l'espace géométrique. Le miracle est là. Il est à la fois historique et cognitif. J'ai vécu personnellement, enfant, ce miracle de l'accès à l'abstraction. [...] En classe de mathématiques, je découvre un beau jour un "X" sur le tableau noir. Intrigué, je demande de quoi il s'agit. "C'est l'inconnue!", me répond le professeur. "Mais qu'est-ce

que c'est, l'inconnue? J'ai l'habitude de calculer avec des chiffres, pas avec des lettres! Quelle est la valeur de ce X?" Et lui de me répondre: "X a toutes les valeurs, mais il n'en a aucune!" Une porte s'est ouverte, qui l'est restée pour toujours. Tout à coup, j'entrai dans un pays enchanté, transparent, qui permettait de saisir à toute vitesse ce qu'on peinait à comprendre pas à pas. [...] Une fois qu'on a vécu ce miracle, on ne peut plus revenir en arrière. »

ACOSMISME

« Il me semble que l'homme est devenu peu à peu, dans la vision des philosophes, indépendant de

l'Univers; ils ont abandonné cette préoccupation. J'ai baptisé cela l'"acosmisme": une négation du cosmos. »

BIBLE

(hébreu première langue)

« Le premier apprentissage que permet la lecture de la Bible est celui d'une langue, d'une culture et d'une manière de penser d'origine sémitique: ne pas étudier la Bible serait pour moi une forme de racisme, même d'antisémitisme – disons d'aveuglement à une autre manière de parler, de penser, de voir le monde. Il surgit d'elle une manière de poésie, de récit, de rhétorique qui n'a absolument rien à voir avec la rhétorique →

→
gréco-latine ou française, ou encore allemande : on ne raconte pas les mêmes histoires, ce n'est pas le même type de droit, de manière de parler... Bref, d'être au monde.»

BLANCHE

(philosophes en veille blanche)

«Le corps pense. "Je suis l'ADN", me disait Jacques Monod dont la colonne vertébrale se tordait comme une molécule d'ADN à force de chercher à percer le mystère de la génétique des micro-organismes, d'élucider le lien entre le génome et les protéines... Le corps est un miroir. Que peut le corps ? Prenez le gardien de but d'une équipe de football qui attend le tir d'un penalty ou bien encore un tennisman qui monte au filet pour jouer à la volée. Regardez comment il se place. La balle peut venir d'en haut, d'en bas, à droite, à gauche, etc. Il est donc obligé de mettre son corps dans une position virtuelle, presque abstraite. Il est dans un état de corps possible. Il est dans une position que j'appellerai "blanche". Il est à la fois toutes les couleurs et l'absence de couleur. On ne peut pas avoir de meilleure image de ce que peut le corps. À la différence de la pince du crabe dont on peut déterminer la fonction, la main humaine est "blanche", elle peut aussi bien saisir un marteau que jouer du violon, caresser un être aimé que tuer son ennemi. Il y a une blancheur du corps humain. Un penseur qui va se saisir d'un concept se trouve dans la même situation. D'où l'importance de ne pas avoir les livres pour seuls outils. Ainsi, la philosophie est une sorte de veille "blanche".»

COURAGE AU CŒUR

«Le courage est la première des vertus. Pourquoi ? Parce qu'elle est

liée au cœur, et au cœur seulement. "Rodrigue, as-tu du cœur ?" C'est une vertu dont le nom est associé à un organe. Elle est enracinée dans la vie, dans le battement même du cœur.»

DÉCOUVERTE ET INVENTION

«Ce miracle [de l'abstraction mathématique] est-il une découverte ou une invention ? Si c'est une invention, le monde est notre représentation. C'est la thèse idéaliste. Si c'est une découverte, le monde est indépendant de notre représentation. C'est la thèse réaliste. Ces deux options philosophiques sont incompatibles. Mais les mathématiques abolissent cette contradiction. Car c'est bien nous qui les avons inventées, et cependant elles expliquent le monde entier. En les inventant, on a découvert le monde tel qu'il est, puisqu'il obéit tout le temps aux lois mathématiques. Les mathématiques font le miracle de réconcilier ce qui était incompatible en métaphysique. Leurs inventions sont des découvertes.»

DÉSIR

(Éros et cosmos)

«Faisons un détour par le mot "désir". "Je désire telle femme ou tel objet"; en réalité, c'est un mot du cosmos : sidérant, sidéral – de *sidere* en latin – suggère ce qui nous vient des étoiles. Le désir fait étymologiquement référence aux astres. Avoir oublié cette filiation, c'est un symptôme de l'"acosmie" : le désir est aujourd'hui référé à l'inconscient ; mais sa sonorité, en tout cas pour moi, évoque plutôt le cosmos. Quand vous dites "c'est un désastre", vous signifiez que les astres ne se sont pas conduits harmoniquement. Voyez comme le langage porte les traces de notre rapport au cosmos.»

ESPÈCES D'ESPACES

«Lorsque j'arrivais chez [ma grand-mère], elle roulait le fauteuil pour venir à ma rencontre. Au départ, elle était donc dans un espace métrique : il y avait une distance entre elle et moi qu'elle traversait pour me rejoindre. Mais comme elle avait une vue délicate, elle me regardait derrière ses lunettes en me disant : "Tu as grandi, Michel, tu as changé." Elle se rapportait alors à moi dans un espace qui n'était plus métrique mais perspectif. Enfin, pendant qu'elle me parlait, elle tricotait, faisait des nœuds et des mailles sans regarder ses mains. Ses doigts étaient dans un espace tactile, topologique, tel que théorisé par Henri Poincaré. Ma grand-mère vivait donc dans trois espaces : cartésien pour sa petite voiture, leibnizien pour sa perspective et celui établi par Poincaré pour le tricotage. Nous sommes tous dans la situation de ma grand-mère aujourd'hui. Lorsque nous marchons dans la rue vers un ami qui nous attend à une terrasse en pianotant sur notre portable, nous évoluons dans des espaces différents et simultanés.»

FÉTICHE

«Le mot "fétiche" a été inventé par les Portugais et il signifie "fait" ou "fabriqué". Le fétiche est un dieu fabriqué de main d'homme, en réalité. Il est à la fois humain parce qu'il est fabriqué, et divin parce qu'il n'est pas fabriqué, au sens où il ne représente pas du fabriqué. C'est une idole à double entrée : sans valeur parce que fabriquée, mais avec une valeur formidable par son aspect divin. →

Exposée dans sa bibliothèque, cette copie (forcément !) d'un fétiche arumbaya apparu dans *L'Oreille cassée* d'Hergé a été offerte à Michel Serres par des étudiants tchèques lors d'une conférence donnée à Prague.



• N°3542
FÉTICHE ARUMBAYA
La tribu des ARUMBAYAS
habite le long du fleuve
BADURAYAL sur le terri-
toire de la RÉPUBLIQUE
de SAN THEODOROS
• (AMÉRIQUE du SUD)



Parmi toutes ses courses de montagne, Michel Serres chérit l'ascension du Cervin (4 478 m), comme en témoigne cette photo qui orne son bureau.

→

Le Christ, par exemple, est un fétiche de par sa double nature humaine et divine. Mais comment le fétiche est-il devenu divin ? Cela, c'est la grande découverte de *L'Oreille cassée*. En partant pour la forêt vierge, nous régressons vers la primitivité. Arrivés là, nous sommes arrêtés par les Arumbayas, condamnés à mort, et nous allons mourir. Mais il y en a deux qui ont été arrêtés : d'un côté, Milou, et de l'autre, Tintin ; d'un côté, l'animal, de l'autre, les hommes. Ils vont mourir... Ah ! mais non, ils ne vont pas mourir ! On est prêt à sacrifier Milou. Tout d'un coup, le sacrifice humain devient le sacrifice animal. Abraham ! C'est le bouc émissaire. Mais un peu avant, une balle de golf a failli casser la tête de Tintin. Et on arrive dans une tribu où ils font des réductions de tête. Par conséquent, le fétiche, c'est un corps humain réduit. Ainsi, il y a, dans *L'Oreille cassée*, toutes les théories connues concernant l'origine des fétiches.»

INTERNET

« Internet ne donne pas accès au savoir, mais à l'information. Pour passer de l'un à l'autre, il faut un travail patient. »

MARCHE

« J'ai toujours marché. Je ne peux pas m'en passer. [...] La marche telle que je la pratique généralement est une marche de découverte. Plus on est nu, c'est-à-dire sans objets inutilitaires, et mieux on s'ouvre à toute

éventualité. [...] Il faut emporter le moins possible pour être prêt à recevoir le plus. [...] Le souffle est un mot de la marche ou de la course. Lorsqu'on le traduit en latin ou en hébreu, cela signifie l'inspiration. L'inspiration part du souffle de la marche, les phonèmes montent des pieds qui frappent le sol et, comptant le temps, laissent des traces, des marques par terre. [...] Le pied-oreille piétine par comptines, répète rondes et ritournelles, répète les refrains, se meut, émeut, fait battre le cœur, vaciller la voix, trembler la main qui tient la plume parce qu'entrent en interférence toutes les horloges oscillantes du corps. On écrit au rythme des pieds. [...] Je pense que marcher sans chanter ne vaut rien, et écrire sans marcher me paraît impossible. Je persiste et signe, on écrit avec les pieds. [...] Quand je marche, ça – non pas : moi – chante intérieurement. Ce n'est pas moi, c'est le corps entier qui chante. Le marcheur entre en musique quand il marche. [...] La marche est un des gestes du corps qui permettent de battre [*la mesure*], parce qu'elle donne, non pas le *la* qui serait la hauteur, mais le rythme. [...] Tout commence par la musique et par le rythme, c'est corporel. »

MONTAIGNE

(ma douleur)

« Montaigne parle de sa douleur, ses maladies, sa goutte, la maladie de la pierre. Il est dans la tradition la plus ancienne de la morale philosophique : toutes les morales qu'il cite – stoïcienne, platonicienne, épiciurienne – sont une réponse à la question de savoir comment affronter la douleur. Il y a une liaison profonde entre la recherche morale et l'expérience de la douleur. Depuis la plus haute Antiquité, l'expérience de la douleur avait fait du corps un adversaire plutôt qu'un allié ou un ami. Il fallait s'en méfier, en somme. Chez Montaigne,

il y a au contraire une amitié pour le corps, une miséricorde, une pacification. C'est unique dans l'histoire. »

MONTRE

(des signes d'usure)

« La montre n'est pas du tout ce qu'on croit. Ce n'est pas un outil servant à mesurer le temps social, mais d'abord un planétaire de poche, qui reproduit très fidèlement le mouvement de rotation de la Terre. Ce temps-là est cyclique et reproductible : l'heure qu'il est en ce moment même a existé hier, il y a six mois, il y a 3 000 ans, elle existera dans six mois... Si je portais une montre, je prêterais davantage d'attention à certains détails comme l'usure du bracelet, le fait que les aiguilles soient un peu rouillées, que les chiffres soient effacés, car c'est lorsque votre montre vieillit qu'elle vous indique véritablement le passage du temps. »

NOMADE ET SÉDENTAIRE

(Abel et Caïn)

« Caïn est né au Néolithique avec l'agriculture ; Abel, tout éleveur qu'il est, est demeuré chasseur-cueilleur, errant au gré des nécessités de sa subsistance. Abel est l'homme ancien, né au Paléolithique supérieur. Abel et Caïn rejouent en effet le conflit anthropologique entre le chasseur-cueilleur et l'agriculteur, le nomade et le sédentaire. [...] Le meurtre montre combien l'équilibre est difficile à trouver. Abel cherche l'herbe tendre pour ses bêtes, les fruits mûrs et le gibier pour se nourrir. Ses troupeaux traversent l'emblavure préparée à la sueur de son front par Caïn, forcé de vivre en sédentaire pour semer ou récolter. Le premier qui, « ayant enclos un terrain, s'avisait de dire : Ceci est à moi » fut, non pas le fondateur de la société civile, comme l'écrivit Rousseau, mais celui de →

→
l'agriculture. Poussé à ce geste par les nécessités de la culture, il déclencha la guerre. Caïn – c'était donc lui – ferme son lopin et le défend, bec et ongles, de toute incursion. Mais Abel, comme Rémus, défiant plus tard Romulus, saute la limite et trouve la mort au fond d'un sillon. La querelle est inéluctable... et sans fin. [...] Depuis la Bible, le peuple élu est un peuple de pasteurs, et le Moyen-Orient, région où s'inventent l'agriculture et la tradition pastorale, est le théâtre de cet affrontement. [...] La tradition relate qu'après avoir tué son frère Abel, Caïn erra sur la Terre, poursuivi par l'ire divine et surveillé par son œil ubiquiste. Le casanier fut condamné à devenir un émigré, à devenir nomade à son tour. Par les études, en effet, ou par le travail ; pour certains par les vacances, pour d'autres forcés par la famine ou la guerre : nous sommes tous, riches ou misérables, devenus des nomades ; rares sont ceux qui ont l'heur de ne pas errer sur la Terre. Nous sommes des Caïn maudits devenus petits-fils d'Abel qui assassinons tous les jours les sédentaires qui demeurent : il ne reste plus, au moins en France, que 0,8 % d'agriculteurs ; les autoroutes, la croissance des faubourgs, les rails du TGV et les aéroports, engorgés d'errants, saccagent les champs fertiles et, parfois, des vignobles sacrés. Les plus grands nomades contemporains, ce sont les *traders*, affranchis de tout territoire, qui spéculent sur les produits alimentaires, ce qui est pour moi le crime absolu des Abel contre les Caïn modernes. [...] On commence à voir des retournements de situation. Je ne crois pas que l'on puisse imaginer un monde sans agriculture, et toute l'écologie actuelle est un sauvetage de Caïn. Nous autres, errants féroces, oublions dangereusement que nous dépendons de Caïn le casanier pour boire et manger, c'est-à-dire survivre. »

ORIENTATION

(en forêt, n'oublie pas ta Polaire)

« Dans une forêt, il y a des arbres de tous côtés, des branches et des feuillages qui barrent la vue, un sol inégal, etc. Une ligne droite va d'un arbre à un autre, puis une autre ligne à un troisième arbre, etc. Il existe forcément un angle entre ces deux lignes ! Mais tu ne peux justement pas l'estimer. En forêt, la route que tu traces suit des segments successifs dont rien ne t'assure qu'ils s'alignent. Il faudrait pouvoir se fixer sur l'étoile Polaire – mais cela suppose qu'il fasse nuit et que la forêt ne soit pas trop dense. Le conseil de Descartes à ceux qui sont perdus en forêt [*« marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté »*] est formulé par quelqu'un qui ne s'est jamais perdu et qui ne sait pas ce qu'est une forêt. Sa méthode est donc inutile. Se perdre consiste précisément à ne plus pouvoir conserver la ligne droite. »

ORIGINE

(machine arrière toute !)

« Qui navigue n'est pas là, au sens de l'être-là ; il tangue et roule comme l'embryon dans le ventre élastique de la poche utérine, nage dans une mobilité amniotique, remonte vers des temps où il retrouve l'origine de sa courte vie, mais aussi celle, milliardaire, des espèces, y compris celle de l'astérie étoilée que je suis devenu. Nous tous vivants, bactéries, baleines, abeilles ou marsupiaux, sortîmes des eaux marines, pour aborder un rivage récent, en présence d'un second, d'un autre et nouveau monde, terrestre et stable, celui-là. Statique, après le fluide ; fixe, pesant, après le mouvant ; vertical pour les vertèbres. Revenir aux primes eaux entraîne à refluer aux sources mêmes des vivants. »

Habitant fixement là, les champs, les murailles et les places, le terrien continue, comme devant, cette vie, certes printanière, mais seconde ; il la perpétue. De mémoire de citoyen ou de forestier, nul ne vit mourir une espèce. Le marin se donne au temps mobile qui percole. Son âge diffère donc de quelques milliards d'années darwiniennes de celui du terrien. Saviez-vous que je date de ce temps-là ?

Le marin rebrousse chemin vers l'amont des temps. L'origine de la vie, du monde et des choses, ne s'involue pas en un point, comme communément on le croit, mais se déploie en d'immenses bassins, aussi grands que les cinq océans, aussi profonds que les fosses marines, aussi froids et tranquilles que les puits où dorment les abysses, aussi noirs que des boîtes sans lueur aucune, aussi fluctuants que les tsunamis japonais ou les cyclones tropicaux. Le corps du marin traverse le fourmillement des avatars venus de mille et une sources ensemencées dans la contingence fluctuante et pérenne des mers. Platement terriennes et donc courtes, nos philosophies oublient l'océan comme espace-temps principiel, berceau primordial, utérus liquide, mère universelle, soupe primitive, oui, commencement. Elles n'accèdent point aux origines, n'entendent rien aux évolutions, n'ont jamais pensé le processuel bouleversé du temps. Seul le marin rejoint le danger renversant de cette aube des choses et le jaillissement surabondant des métamorphoses qu'elle annonce. »

RELIÉ AU MONDE

(« On ne part pas »)

« Quand Gagarine, le cosmonaute russe, a fait sa première sortie dans l'espace, j'ai été invité à commenter cet événement à la télévision. Et j'ai dit : "Il est parti", il a quitté pour la première →

—> fois la Terre pour la contempler du dehors. Avec lui, c'est l'humanité qui prend le large, qui quitte le sol sur lequel elle était attachée depuis toujours. Mais, d'un autre côté, ai-je précisé, "il n'est pas parti." Pourquoi? Parce que partir, cela avait toujours signifié autre chose. Quand un marin partait, il était absent et silencieux pendant des semaines ou des mois. Sa femme l'attendait sans savoir quand il reviendrait. Or, Gagarine, nous le suivions en direct, nous communiquions avec lui, jusque dans l'espace. Et c'est précisément ce qui nous arrive à tous désormais. Nous circulons en tous sens, mais, d'une certaine manière, nous restons reliés les uns aux autres dans cet espace même. Nous ne pouvons plus nous perdre en forêt. Avec Google Maps ou un GPS, la question de Descartes [voir "Orientation" ci-dessus] n'a plus lieu d'être parce que nous ne vivons plus dans le même espace que lui. J'ai donné à lire à ma petite-fille *Robinson Crusoe*. Elle m'a dit après l'avoir fini : "Tu vois, Pépé, ce qui se passe quand on oublie son portable !" Je lui ai répondu : "Je crois que Robinson avait son portable en réalité, mais tu sais qu'une île déserte, sa définition, c'est qu'il n'y a pas de réseau." »

RÊVE ET RÉEL

(chat et Pança)

«À l'époque de Don Quichotte, Sancho Pança pensait : "Ce mec est toujours en train de croire qu'il est dans un livre et que des moulins à vent sont des chevaliers qui l'attaquent ! Il vit dans un roman de chevalerie alors qu'il est dans le monde réel !" Mais on n'est jamais dans le réel. Le seul être qui est dans le réel, c'est la vache dans son pré. Ou le chat devant la souris. Nous, on rêve tout le temps. Madame Bovary a plus fait l'amour en rêve que dans la réalité, et toi et moi aussi. On est des machines à virtuel. Et voir le

réel n'est pas donné à tout le monde. Pour voir le réel, il ne faut rien moins qu'une révolution, une puissante révolution, comme celle réalisée par Galilée et Newton. Personne n'avait jamais vu les corps tomber comme Newton. Je retourne donc la question. Le réel n'est pas là, devant nous. Et c'est une performance de parvenir à le regarder tel qu'il est. »

VÉRITÉ

«Le scepticisme a fait des pas de géant. Donald Trump le reconnaît : l'important n'est pas de savoir si ce qu'il dit est vrai, du moment qu'il exprime ce que ressentent les gens. Dans le débat public, on ne se demande plus si l'aspirine est efficace, on se demande combien de personnes pensent que l'aspirine est efficace. Notre rapport à la vérité s'est brouillé. [...] En science, la falsifiabilité, c'est l'expérience ratée qui oblige à réviser vos hypothèses. Trump refuse de s'exposer à la falsification. Les "trumpistes" sont des idéalistes : ils pensent que le monde se réduit à notre représentation. Ils se disent : si la majorité des gens pensent comme nous, on va gagner. Et ils ont raison, c'est comme cela que l'on gagne les élections. Les savants, eux, sont des réalistes, ils pensent que l'objet existe indépendamment de notre représentation. Ils ont raison aussi. La vérité est indépendante du nombre de gens qu'elle persuade. »

VIOLENCE

«À la fin de l'*Iliade*, Achille combat dans le Scamandre, saturé de cadavres, et le niveau du fleuve monte jusqu'à menacer de le noyer. Scène décisive où le fleuve lui-même se rebelle. Cette image signifie que lorsque la violence commence, elle n'a pas de limites : elle croît, elle croît, comme une crue ! [...] La menace fon-

damentale impliquée par la violence est l'éradication complète, ici d'un groupe, en tout de l'espèce. [...] D'une part, la guerre de Troie est, ici, le modèle de la violence terrifiante avec pour héros un meurtrier abominable, Achille. [...] D'autre part, sort de cette violence l'autre héros, Ulysse, le *polutropos*, le "marin aux mille tours". [...] Ces épisodes condensent une leçon globale : face à la violence, on n'est pas nombreux à s'en tirer. Voilà une vue anthropologique lucide sur la conduite des groupes : attention, le plus grand danger, c'est l'éradication. La violence est notre condition. »

VITRIOL

(les mots et les choses)

«La plupart des romans de Jules Verne commencent par un grimoire dont on ne connaît pas le secret. Le *Voyage au centre de la Terre* commence par un grimoire.

C'est l'idée que la science est le déchiffrement d'un manuscrit. Qu'il y a un secret, un trésor. Pensez au mot "vitriol". Il ne vient pas de vitre, bien sûr, mais de la formule alchimique nécessaire pour trouver le trésor ; en l'occurrence, la pierre philosophale : *Visita interiorum Terrarum rectificando invenies operae lapidem* ! Ce qui signifie : "Visite l'intérieur de la Terre et en rectifiant tu trouveras la pierre de l'œuvre." C'est cela, le vitriol. L'association du déchiffrement d'un grimoire et de l'élucidation d'un secret permettant la découverte d'un trésor. Derrière Jules Verne, comme derrière Hergé, il y a l'"Abracadabra !" qui permet de trouver le sujet. Le déchiffrement d'un mot permet de trouver le trésor de la chose. C'est l'association du mot et de la chose. Galilée n'a rien dit d'autre lorsqu'il a affirmé que le monde est codé en langage mathématique. »